

PAR
L'AUTRICE
DE
*L'AUBE
SERA
GRANDIOSE*

ANNE-LAURE
BONDOUX

**NOUS
TRAVERSERONS
DES
ORAGES**



ANNE-LAURE BONDOUX

**NOUS
TRAVERSERONS
DES
ORAGES**

Illustrations
de Coline Peyrony

GALLIMARD JEUNESSE

GALLIMARD JEUNESSE

5, rue Gaston Gallimard, 75007 Paris

www.gallimard-jeunesse.fr

- p. 27: extrait de la chanson *Viens poupoule!* Paroles d'Adolph Spahn adaptées par Henri Christiné et Alexandre Trébitsch, musique d'Adolph Spahn.
- p. 144: extrait de la chanson *Maréchal nous voilà!* Paroles d'André Montagard, musique d'André Montagard et Charles Courtioux.
- p.146: extrait de la chanson *Le Chant des partisans*. Paroles de Joseph Kessel et Maurice Druon, musique d'Anna Marly.

L'autrice a bénéficié du soutien du CNL pour cet ouvrage.



© Éditions Gallimard Jeunesse, 2023.

Couverture : Emmanuel Polanco

« Dès l'instant que j'essayai de donner forme
à la tragédie de mon temps,
je n'en souffris plus aussi cruellement »
Stefan Zweig, *Le Monde d'hier*

« Il n'y a pas d'époque paisible »
Laurent Gaudé, *Nous, l'Europe,
banquet des peuples*

*Pour mon père,
que je n'ai jamais vu pleurer.*

Prologue

Voici l'histoire que je dois te raconter, Saule.
C'est l'histoire d'une famille, d'une maison et d'un pays.

Elle commence à la veille d'une guerre planétaire, dans une ferme de hameau qu'on appelle les Chaumes. Elle s'achèvera un siècle plus tard, au même endroit, à l'heure où une autre guerre menace de s'étendre et où j'hésite à accrocher un panneau À VENDRE sur le mur de la grange.

Entre ces deux époques, tu verras vivre ici quatre générations d'une famille tourmentée par des secrets et hantée par des morts sans sépulture.

Entre ces deux époques, nous traverserons des orages. Tu verras se répéter des conflits, des accidents, des abandons et des coups de couteau. Tu verras changer les saisons, les habitudes, les lois et les gouvernements. Tu assisteras plusieurs fois à la fin du monde et au début d'un autre.

Tu verras des hommes tomber amoureux, rêver de grandes choses, partir à la guerre, et en revenir sans mot et sans gloire. Car il n'y a pas de super-héros dans notre histoire. Seulement des hommes blessés par la violence du monde et qui, incapables d'exprimer ce qu'ils ont au fond d'eux-mêmes, se taisent et exercent la violence à leur tour, comme enfermés dans une malédiction.

Jusqu'à moi. Jusqu'à toi.

Pourtant, nous ne sommes jamais condamnés à perpétuité, Saule. Ni à la prison, ni au silence, ni à la violence. Et même après cent ans de malheurs, même si j'ai commis l'irréparable moi aussi, je ne désespère pas que nous apprenions enfin à prendre la parole plutôt que les armes.

Je pense souvent à ce que mon père m'a dit, un matin, dans une cuisine qui sentait le café fort et les médicaments: la littérature est une consolation.

Je ne sais pas s'il avait raison, mais j'aimerais bien.

J'aimerais croire que toutes les histoires, même les plus tragiques, peuvent nous consoler, à condition qu'elles disent la vérité. C'est en tout cas ce que j'ai essayé de faire ici: te dire la vérité sur les hommes de la famille Balaguère. Sur leurs faiblesses et sur les miennes. J'espère que tu en tireras de la force.

Alors quand tu auras lu ces pages et que tu sauras d'où je viens et qui je suis, si tu le souhaites encore, appelle-moi.

Je serai ici, aux Chaumes. Je t'attendrai.

Pour l'instant, j'ai remisé le panneau À VENDRE dans un coin, et j'ai sorti la boîte à outils. Il y a une fuite dans le toit. Ce ne sera qu'une petite réparation, bien sûr, alors qu'il y en a de plus grandes à entreprendre. Mais puisqu'il faut bien faire quelque chose, je vais commencer par là.

Première partie

Un grand secret



Chapitre 1

Marty

Seul dans la chaleur de juillet, Marty traverse la cour de la ferme. L'après-midi tire à sa fin, et pas un souffle d'air sur les Chaumes. On entend bourdonner les mouches, tinter les cloches des vaches dans le champ d'à côté, le grincement d'une poulie quelque part, et le cœur de Marty qui tape dans sa poitrine.

Il passe sous le tilleul à grands pas. Le chien est allongé en travers de son chemin, il lui flanque un coup de pied, allez ouste, barre-toi de là. Le corniaud se carapate. Marty file vers l'escalier en pierre qui colimaçonne sur le flanc de la maison.

«Interdiction de grimper au grenier, Marty!»

Interdiction de ceci, interdiction de cela. Pff! Depuis qu'il a mis le feu l'autre jour au fenil, c'est simple, il n'a plus le droit de rien faire. Alors quoi? Faudrait-il qu'il reste dans les jupes de sa mère, à écosser les haricots ou à plumer les oies, comme une fille? Ça, pas question. Marty a seize ans. Il mérite d'être traité en homme, comme Anzême!

Bon, personne l'a vu, il referme la porte derrière lui et le voilà tranquille, à l'abri sous la vieille charpente, au milieu des sacs de seigle et de pommes de terre.

Le feu, c'était pas exprès. Enfin, si. Mais il ne pensait pas que ça flamberait si vite, si haut. Il voulait juste griller ces foutus

charançons. Combien de fois il a entendu sa mère pleurer à cause de ces sales bestioles qui s'attaquent aux récoltes? Alors Marty a eu l'idée du feu. Est-ce sa faute si son cerveau est une machine erratique et vagabonde? «Çui-ci, il nous invente une ânerie par minute», dit souvent son père en lui collant une taloche sur le crâne.

Là, faut reconnaître que c'en était une grosse.

Par chance, ceux des fermes alentour ont rappliqué. Les Jouillat, les Bouillot, les Challard, tout le monde avec des seaux, en train de crier. L'eau qu'on tire du puits, les mains qui se passent les seaux, et finalement l'orage qui éclate, un vrai déluge. «Le coup de pouce du bon Dieu», a commenté Anzême un peu plus tard, le visage noir de suie.

Au petit jour, on a constaté les dégâts en soupirant: la moitié du bâtiment partie en fumée et dans un recoin, la chatte et ses petits. Piégés, asphyxiés. Après ça, Marty s'est tenu à carreau. Valait mieux. Il a rasé les murs pendant plusieurs jours, mais l'air de rien, il réfléchissait.

Tout à l'heure, quand il a vu son père atteler la charrette pour partir au village, quand il a vu Anzême la faux sur l'épaule s'en aller vers le champ, quand il a vu sa mère occupée à la basse-cour, il a pensé *c'est le moment*.

Le voilà donc au grenier.

À la ferme, il n'y a pas que les charançons qui vous gâchent la vie. Y a les rats, les mulots, tout ce qui grignote et anéantit le fruit de votre effort. C'est pour ça qu'on a des chats. Enfin... qu'on *avait* des chats.

Marty sort son couteau. La lame est-elle bien affûtée? Il la plante dans une patate, *schlak*. Voilà la patate éventrée proprement. Déjà il imagine la fierté de son père quand il verra les mulots crevés. Ça c'est du bon boulot, mon fils! Pour une fois, ce ne sera pas Anzême qui recevra les compliments, héhé.

Anzême, il a tout: la confiance du père, l'admiration de la

mère, la certitude d'avoir les Chaumes en héritage et, depuis l'an passé, une jeune épouse, très jolie, la fille de chez Paquaud qu'on appelle Clairette. Il a même une jument ! Alors qu'à lui, Marty, on a seulement donné le gros bœuf, Duc. Tu parles d'une entourloupe. La vérité, c'est que les bœufs sont à tout le monde, résultat Marty n'a rien. Rien du tout !

Chaque fois qu'il s'en plaint, Anzême cherche à le consoler. Il dit : « Allons, Marty. Ce qui est à moi est à toi, tu le sais bien ! »

Menteur, songe Marty.

Il cligne des yeux. Quand il pense à Clairette, avec ses seins qui ondulent et son sourire d'ange, ça lui essore les tripes. Il souffle et s'accroupit derrière les sacs de seigle.

– Petits, petits... Venez un peu par ici ! Petits petits !

Ce qui serait bien, c'est qu'il en tue au moins une douzaine. Ça prouverait à tout le monde qu'il est capable de réparer ses bêtises, de se rendre utile et d'avoir sa part. Pourquoi il aurait pas une jument, lui aussi ? Pourquoi il aurait pas une fiancée avec des seins qui ondulent ?

Guidé par cette pensée, Marty se met en chasse. Qu'un rongeur pointe ses moustaches, tiens ! *schlak*, il subira le même sort que la patate.

Mais une heure s'écoule, et rien. Pas un rat, pas un mulot. À croire qu'ils se sont donné le mot.

Marty entend sa mère qui l'appelle. On a besoin de lui à la basse-cour, à l'étable, aux champs, que sais-je. Il se garde bien de répondre. Par les ouvertures du grenier, l'odeur familière du tas de fumier s'insinue dans ses narines. Dehors, la terre cuit comme du pain au four.

Pour passer le temps, Marty exerce son couteau sur les sacs de grain. Un coup par-ci. Un coup par-là. Un à un, les sacs crachent leur contenu. On dirait des ventres qui accouchent.

Une heure passe encore. Marty soupire. Des dizaines de patates coupées en rondelles gisent à présent au milieu d'une

mer de seigle. Il contemple le tableau. Il se demande... Est-ce qu'il aurait encore fait une connerie?

Ah, ça y est, la charrette est de retour! Marty entend grincer l'attelage dans la cour, et la voix de son père qui appelle:

– Anzême!

Sans bruit, Marty s'approche d'une ouverture. En surplomb, il voit la cour, les bœufs attelés, son père qui les détache, et Anzême qui arrive, trempé de sueur.

– Alors? T'as vu Jouillat?

Le père agite la main pour chasser les mouches.

– Oui. On fera l'échange demain, aux étangs.

– Bien. Et qu'est-ce qu'on raconte, au village?

– Rien de bon, soupire le père. Rien de bon.

Ensuite, il parle d'une guerre. C'est dans le journal. Une histoire d'Autriche-Hongrie, d'ultimatum, de Serbie, Marty n'y comprend rien. Pas plus qu'à cette histoire d'échange avec Jouillat, aux étangs. Tout ce qu'il comprend, c'est après:

– Faut que ça s'arrange, Anzême. Sinon tu vas partir soldat, et sans toi, aux Chaumes...

– Ça s'arrangera, papa, ça s'arrangera. Ils sont pas fous, là-haut.

Cytise Balaguère hausse les épaules, l'air d'en douter.

– J'ai que deux fils, moi! se plaint-il encore. Pis l'autre... Où est-ce qu'il est, d'ailleurs?

– Avec la mère, t'en fais pas.

Cytise crache par terre, essuie son front, puis flatte l'encolure du gros bœuf. Il soupire:

– Si je dois en perdre un, je préférerais que ce soit l'autre.

À plat ventre sur le sol du grenier, Marty demeure plus immobile qu'une poutre. Mais la machinerie de son cerveau se met en marche. Les idées tricotent des mailles compliquées sous son crâne, elles s'emmêlent, elles se juxtaposent, elles se télescopent jusqu'à lui arracher une grimace.

CHAPITRE 1

Soudain, tout est limpide: quitte à perdre *un fils* à la guerre, le vieux Cytise préférerait perdre *l'autre fils*. C'est-à-dire lui, Marty. Évidemment.

Chapitre 2

Anzême

On est au cœur de la nuit et le sommeil ne vient pas. Anzême se tourne vers Clairette qui dort à côté de lui. Son souffle l'apaise. Dans l'obscurité, il tente de deviner son visage, la courbe d'une épaule, celle d'un sein, mais il fait trop noir.

Toute la journée aux champs, d'habitude ça le terrasse. Là, non.

Sous son crâne, c'est la fanfare. Chaque fois qu'il ferme les yeux, ses pensées jouent de la trompette, du bugle, du cornet à pistons, pire qu'au défilé du 14 Juillet. Et au milieu de ce raffut, une phrase glaçante bat la mesure : *Si la guerre arrivait quand même ?*

Anzême n'y connaît rien à tout ça. Les histoires de tsar, de kaiser et d'archiduc, toutes ces embrouilles dans les Balkans et les jeux d'alliances entre les grands de ce monde, c'est pas ses oignons. Il a bien assez à s'occuper des bêtes, à sortir les pommes de terre, couper le bois, faire les labours, les récoltes, le battage, sans compter les conneries de Marty qu'il faut sans cesse réparer. Chacun sa place, pas vrai ? Les diplomates dans les palais, et lui, ici, dans le creux du lit avec Clairette et ses vingt ans, voilà l'ordre des choses. Travailler la terre, surveiller son frère, rassurer sa mère, soulager son père, et puis, faire des enfants, rêver un peu... Vivre !

Oui mais si la guerre...?

Ça ne se discute pas : il fera son devoir, comme quand il est parti pour le service militaire cinq ans plus tôt. Sauf que ce sera la guerre. La vraie. Fusil, baïonnettes, en rang serré, à vos ordres mon capitaine, se battre, et tuer des boches pour l'amour de la patrie.

Il se retourne. Le sommier grince. Le matelas crisse.

Impossible. Le mot « guerre » appartient au passé, à la barbarie des vieux siècles. Ils sont pas fous, les dirigeants. Plus de quarante ans que la paix règne en Europe ! Ils trouveront un moyen d'éviter une catastrophe pareille. Bien sûr qu'ils trouveront ! Parce que sinon, qui s'occupera des moissons ? Qui s'occupera de faire des enfants et de rentrer les foins ? Qui s'occupera de Marty avec sa case en moins, hein ?

Anzême se pelotonne contre Clairette. Derrière les volets clos, la nuit bruisse et s'épanche et le rassure. Rien ne saurait bouleverser ce cycle immuable : les jours, les nuits, l'été, l'amour et le mûrissement des blés.

Peu à peu, les battements du cœur d'Anzême ralentissent. Derrière le volet, une chouette hulule.

Il dort enfin.

Le lendemain matin, il est avec son père aux étangs.

Dans ce vallon humide, cerné par les aulnes, les grenouilles pullulent mais les humains sont rares, c'est pourquoi ils ont choisi de se retrouver là. À l'écart des hameaux et des commérages. Pas besoin de témoin pour leur affaire.

Ils ont conduit avec eux le plus fort des deux bœufs, celui que Jouillat a choisi. Celui qu'on appelle Duc.

– Saleté de règlement, soupire Anzême.

– Je te le fais pas dire, bougonne Cytise en mâchonnant nerveusement le bec de sa pipe en bois de bruyère.

Ici, on n'aime pas ça : les lois de la République, les gendarmes,

les impôts, l'école *obligatoire*, le service militaire *obligatoire*, quel paquet d'emmerdements! Si seulement l'État pouvait cesser de fourrer son nez dans les affaires des gens, tout serait plus simple! Mais voilà, en cas de mobilisation, ils n'auront le droit de garder qu'un bœuf sur deux. L'autre sera réquisitionné pour l'effort de guerre. Pareil pour Jouillat, qui possède deux ânes.

Le voilà justement qui arrive avec un. On se serre la main, on se regarde dans le blanc de l'œil.

– Quelles nouvelles?

– Calme plat, fait Jouillat. J'ai croisé le garde champêtre qui a parlé avec le maire qui a parlé avec le préfet. C'est sûr, ça va s'arranger.

– Alors qu'est-ce qu'on fait? demande Anzême. On annule?

– Restons prudents, décide le père. Même si c'est pour rien, on fait l'échange.

Les trois hommes hochent la tête. Ils signent un papier: une fausse vente avec une fausse date que Jouillat se chargera de déposer en mairie. Ils s'en fichent de tricher. Si c'est pour sauver leurs bêtes, ils veulent bien finir en prison.

– Tu l'imagines, mon Sarpolet, sur un champ de bataille? interroge Jouillat en caressant l'encolure du baudet.

– Pas plus que mon Duc! répond Cytise.

– Dommage qu'on puisse pas faire la même chose pour nos fils, soupire encore Jouillat. Eux, ils iront au feu, quoi qu'il arrive. Même les fils uniques.

Anzême connaît bien le fils Jouillat, ils allaient ensemble à l'école communale. Un petit lascar maigre, futé et discret, qui braconne les lièvres et les faisans.

– Il est débrouillard, ton Nicaud, dit-il pour consoler Jouillat. T'inquiète pas pour lui.

– Toi aussi, t'es débrouillard, lui sourit Jouillat. Et ton frère, il est trop jeune pour partir, alors ça va.

– Oui, ça va, admet le père Balaguère. Anzême est adroit, il

saura faire. Et mon Marty, même s'il n'a pas toujours les idées en place, c'est un bon gars.

Jouillat lève les bras au ciel. Presque gaiement, il ajoute :

– Avec un été pareil, moi je vous le dis, il peut pas nous arriver malheur !

Les trois hommes sourient, puis se taisent. Ils se laissent envahir par la beauté de ce coin sauvage : les pieds-de-loup, les menthes rouges, les quines-de-curé qui profitent de l'humidité. Et les aulnes avec leurs racines échevelées qui se reflètent dans l'eau stagnante comme des danseurs face au miroir. *Oui, pense Anzême, c'est un été majestueux.*

Bon, il est temps de retourner aux champs, alors ils se séparent.

– On se reverra bientôt ! lance Jouillat.

– Pour la fête du battage ! dit Anzême.

Cette fête-là, ça a toujours été son moment préféré. Tous ensemble autour des longues tablées, voisins, cousins, vieux, jeunes, journaliers, réunis pour manger à s'en faire péter les bretelles. Et chanter à tue-tête, pincer les joues des enfants, les hanches des femmes, danser et boire jusqu'à plus soif sous les étoiles, quelle réjouissance !

Si Dieu le veut, après tout ça, on enterrera l'acte de vente avec la fausse date, Jouillat récupérera son âne, Duc reviendra aux Chaumes, et la vie reprendra son cours tranquille de rivière.

Chapitre 3

Marty

Depuis qu'il est né, il n'en fait qu'à sa tête, Marty. On lui confie une tâche – par exemple récurer le fossé ou la porcherie – et on le retrouve allongé dans le cresson, cent mètres plus loin, à regarder les nuages. Si on ne le surveille pas, c'est bien simple, il n'est jamais là où il doit être.

En ce moment, par exemple, il devrait se trouver avec les autres dans le champ d'avoine, à lier les gerbes en petites meules, parce que juillet avance vers août, et qu'il faut finir les moissons au plus vite avant que le temps vire à l'orage. C'est pourtant pas difficile à comprendre : on a besoin de bras ! Or, Marty s'est encore une fois volatilisé.

Et où est-il, alors, ce diable de même ?

Il est là, planqué derrière les aulnes, au bord de l'étang. Il a pris Anzême et son père en filature.

De là où il se trouve, il n'entend pas un mot de la conversation entre eux et le vieux Jouillat, mais il voit ce qu'ils sont en train de faire : un troc.

Marty aime bien les ânes, ce n'est pas le problème. Ce qui lui froisse le cœur, c'est que son père et Anzême font toujours les choses dans son dos, sans le consulter. Et ce qui lui fait un vide dans la poitrine, c'est qu'ils se débarrassent de Duc. *Son Duc !* Encore une injustice !

– Les traîtres! les traîtres, les traîtres, se répète Marty, les mâchoires serrées.

Caché derrière un tronc, il regarde Anzême, son père et l'âne s'éloigner entre les ronces et les orties, tandis que le bœuf s'en va par l'autre chemin avec son nouveau propriétaire. La colère fait bouillir le sang dans les veines de Marty. C'est volcanique, ça l'envahit. Ses doigts se crispent sur l'écorce de l'arbre.

Enfin, le silence revient. Une poule d'eau surgit entre les nénuphars, une nuée de papillons survole l'étang.

Marty quitte sa planque. Il vagabonde, l'âme en peine, sur les berges boueuses. Il jette des cailloux dans l'eau, des petits, puis des gros, il décapite les roseaux avec son couteau et tout ce saccage fait fuir les insectes, les oiseaux, le soulage un peu.

Au bout d'un moment, Marty se sent fatigué. Il replace son couteau dans sa poche et décide de retourner aux Chaumes. Tant pis si on lui crie dessus. Ce sera pas la première fois!

Il fait quand même un détour par les prairies, longe les haies, traverse un ruisseau et, du côté du bois Rozet, ce creux solitaire et plein d'ombres qu'on appelle le Creux du Renard. Ses pensées cavalent sous son crâne, pareilles à une meute. Personne ne l'aime? Eh bien, tant pis! Lui non plus, il n'aime personne. Pas même sa mère, qui pourtant lui donne toujours la plus grosse part de la tourte. Pas même Clairette, qui pourtant lui parle toujours d'une voix si douce. Pas même le chien, qui pourtant lui lèche la main. Personne, je vous dis!

Sans s'en rendre compte, Marty s'enfonce dans le bois.

Il connaît le pays par cœur, il n'a pas besoin de ses yeux pour voir où il va. Il marche vite, aveugle au monde. Il franchit les talus, les talus, et quand il surgit sur la crête, le soleil est déjà à mi-course. Le paysage s'ouvre subitement devant lui, rôti par l'été. Sa conscience remonte à la surface comme un cadavre de noyé.

On entend au loin des voix qui s'interpellent, des rires, des aboiements, des cliquetis d'outils et de bouteilles. Toute la

contrée est au travail, hommes, femmes, bêtes, enfants. Les récoltes seront bonnes, c'est sûr. Et ce qui est sûr, aussi, c'est que Marty se sent effroyablement seul.

Quand il atteint les ruines de la petite chapelle, sur les hauteurs du village, il se laisse tomber dans l'herbe sèche. Il a très soif, un peu faim, mais maintenant il a les idées nettes.

Il serre le manche de son couteau. Voilà ce qu'il va faire : il va demander à Anzême de l'accompagner à la pêche. Tous les deux, aux étangs, sans témoin, avec dans sa poche le couteau bien affûté.

Une fois à l'abri des regards, il défiera son frère.

Alors on verra bien qui est le plus fort.

Chapitre 4

Anzême

Quand il est heureux, Anzême chante des rengaines populaires entendues aux bals des villages, des airs qui lui rappellent les lampions et l'accordéon. Les paroles font rire Clairette. Et s'il y a une chose qui rend Anzême plus heureux que tout, c'est de voir briller ses yeux.

Ce matin-là, avant le point du jour, il se met à roucouler *Viens poupoule, viens poupoule, viens.*

Il soulève les draps, plonge la tête dessous, chatouille Clairette avec sa moustache.

– Quand j'entends des chansons, ça m'rend tout polisson, Ah! Viens poupoule, viens poupoule viens!

Clairette rit sous les draps. Oh là là, il ne faudrait quand même pas réveiller toute la maison! Anzême embrasse ses lèvres, caresse son visage, ses épaules, ses hanches, et la chambre s'emplit bientôt d'un frou-frou joyeux et des grincements du sommier.

Au premier chant du coq, voilà Anzême dehors. Torse nu dans la cour, ébouriffé comme un épouvantail. Le chien lui fait la fête, le suit partout. Anzême va voir les cochons sous le toit. Il leur envoie une ration de pâtée de pommes de terre, puis il file à l'étable nourrir le bœuf, la jument et l'âne du père

Jouillat. Il sifflote. *Viens poupoule, viens poupoule, viens*. Un sourire reste accroché à son visage, pareil à une veste sur un clou.

Cette vie, il ne l'a pas choisie, bien sûr : c'est le bon Dieu qui a voulu qu'il naisse aux Chaumes il y a vingt-cinq ans. Mais ça lui va. Il aime ce destin de fermier, l'odeur du foin coupé, la chaleur qui accable et le froid qui transperce. Il aime l'eau et le vin, il aime sa femme, son père, sa mère, et ce bougre de Marty, aussi. Le pauvre ! Il était si triste, l'autre jour, que Duc soit parti. Anzême a eu beau lui expliquer que c'était juste une précaution en cas de guerre, qu'on irait bientôt le récupérer, Marty ne voulait rien entendre. Pour se faire pardonner, Anzême lui a demandé :

– Alors quoi ? Qu'est-ce qui te ferait plaisir ?

Les sourcils froncés, Marty a réfléchi, puis il a dit :

– Aller pêcher aux étangs. Rien que toi et moi.

Si ce n'est que ça ! Anzême a dit d'accord. Ils iront donc aux étangs, tous les deux, demain. Mais pour l'instant, en ce matin du 1^{er} août, on s'apprête à finir le battage et à faire une sacrée bringue. Anzême admire la transparence du ciel par-dessus le toit d'ardoises. Il respire à pleins poumons. La sensation d'être vivant lui fait tourner la tête. Il n'échangerait sa place pour rien au monde.

À la mi-journée, les tables sont dressées sous le grand orme, en lisière du champ.

Tous ceux des fermes alentour sont là, les Bouillot, les Chalendar, les femmes, les valets de ferme, les enfants, le père Jouillat et son fiston maigrelet, dans une ambiance de kermesse. On a les pieds dans les chardons gras et les fleurs de Saint-Joseph, le vin coule à flots, le pain passe de main en main, les rires fusent. C'est la fin des moissons, le début d'une autre saison.

Comme le vin délie les langues, les vieux interpellent Anzême :

– Alors, quand est-ce que tu lui fais un marmot, à ta Clairette? C'est bien joli de travailler la terre, mais à quoi ça sert si on n'a pas d'héritier?

– C'est vrai, ça! s'esclaffent les jeunes. Un an que la lune de miel est passée! T'as pas trouvé le mode d'emploi, Anzême?

Les rires pleuvent, lourds comme des gouttes, et le visage de Clairette s'empourpre. Anzême lui prend la main sous la table. T'en fais pas, va. Laisse-les dire, ils savent rien, ces idiots.

– On prend notre temps, répond-il avec un sourire crâne. Clairette et moi, on aime le travail soigné.

– Elle a bien de la chance, Clairette! rigole une vieille. Tout le monde peut pas en dire autant!

– Comment ça? sursaute son mari, et les rires repartent de plus belle.

Sous la table, Anzême a gardé la main de Clairette dans la sienne. Il la tient comme on tient un oiseau tombé du nid, avec douceur. Ils en ont parlé souvent, tous les deux, de cet enfant qui tarde à venir. Ils font confiance à la nature, mais plus les mois passent, plus l'attente s'épaissit, et plus Anzême se demande s'il ne faudrait pas – tout de même – aller voir quelqu'un. La vieille guérisseuse des Ruchettes, et si ça ne suffit pas, un docteur.

Il est en train de penser à tout ça quand son père se lève, brandit son verre, se racle la gorge et réclame le silence.

– Merci! Merci à tous d'être venus! commence-t-il. La moisson est bonne cette année, grâce au ciel. Et surtout grâce à vous!

Des applaudissements ponctuent cette introduction. Cytise se racle de nouveau la gorge et dépose devant lui sa pipe en bois de bruyère. Le matin même, quand il a su par le garde champêtre que Jean Jaurès avait été assassiné à Paris, il a compris que les partisans de la paix venaient de perdre leur plus précieux porte-parole. Ça lui a fichu un coup.

– Autour de cette table, reprend-il plus solennel, y en a pas beaucoup qui sont allés à l'école au-delà du raisonnable. Aucun de nous n'a assez d'instruction pour monter à Paris et dire leurs quatre vérités à ceux qui nous gouvernent, je le sais bien. Mais parfois, je me dis qu'on devrait. Parce que nous, contrairement à ces messieurs des ministères, on a de la sagesse. C'est peut-être pas celle qu'on trouve dans les livres, et alors ? Notre sagesse à nous, elle est là, solide, sous nos pieds.

Autour de la table, chacun hoche la tête d'un air grave. Cytise soupire, puis déploie ses paumes devant lui.

– Des pognes pareilles, mes amis, c'est pas fait pour porter des gants blancs. Regardez les vôtres ! De vraies pattes d'ours ! Pourtant, ces mains-là ont accompli de grandes choses aujourd'hui, et nous pouvons en être fiers. Voilà ce que j'aimerais leur dire, à tous les va-t-en-guerre qui s'envoient des ultimatums de Moscou à Berlin ! Alors, mes amis, trinquons à la vie. À nos vies de moins que rien ! Et à celles de nos enfants !

Les verres se lèvent, s'entrechoquent, mais la première gorgée de vin laisse à chacun un goût bizarre dans la bouche. On n'ose pas lui en faire reproche, mais Cytise était plus drôle les années précédentes. Alors, pour détendre l'atmosphère, quelqu'un lance une blague et quelqu'un d'autre réclame une chanson.

– Oh oui ! Une chanson ! Une chanson ! scandent en chœur les convives. Anzême ! Chante-nous quelque chose !

Même s'il n'a pas le cœur léger, lui non plus, Anzême sourit. Il sait ce qu'il va chanter. Il quitte sa chaise, se campe sur ses jambes et retire son chapeau.

– *Quand nous chanterons le temps des cerises... Et gai rossignol et merle moqueur seront tous en fête...*

Un frisson passe le long de la tablée. C'est à cause des paroles, et de cette mélodie qui attendrirait un soc de charrue.

– *Les belles auront la folie en tête... Et les amoureux, du soleil au*

cœur... Quand nous chanterons le temps des cerises... Sifflera bien mieux le merle moqueur!

Subitement, alors qu'il fait si chaud et qu'on commence à rouler sous la table de fatigue et d'ivresse, les cloches se mettent à sonner.

Ça vient du village, mais pas seulement. Ce sont toutes les cloches, de toutes les églises, de tous les villages alentour qui sonnent en même temps.

Près de deux coups par seconde.

Les voix se brisent. Plus personne ne chante. On dessoûle aussi sec.

– Le tocsin, dit quelqu'un.

Anzême reste debout, pétrifié. Il croise le regard de son père.

– Alors ça y est? demande Nicaud Jouillat. C'est la guerre?

Les cloches continuent de sonner à travers le pays. On ne peut pas croire que ce soit ça, et pourtant c'est ça. À côté d'Anzême, Clairette est blême, tandis qu'à l'autre bout de la table Marty commence à s'agiter. Les hommes sont debout à présent. Ils échangent des poignées de main en silence. Seul un valet de ferme un peu bravache s'exclame:

– À Berlin!

Anzême, lui, se contente de remettre son chapeau. Il rejoint son frère dont le visage tressaille de tics nerveux. Il voudrait l'apaiser, mais tout ce qu'il trouve à dire c'est:

– Désolé, Marty. Va falloir attendre que la guerre soit finie pour aller ensemble à la pêche.

Chapitre 5

Marty

Seul dans la chaleur d'août, Marty court à perdre haleine sur le chemin qui descend vers le village.

Est-ce sa faute s'il ne s'est pas réveillé à temps pour voir Anzême partir ? Ça lui arrive souvent. Il se couche, et puis non, ses yeux refusent de se fermer. Alors il se relève, il va se promener, et il s'endort là où le sommeil le cueille. Dans un coin de l'étable par exemple, ou dans la bergerie, et parfois loin de la ferme, comme cette nuit, dans la hutte du charbonnier. « Ce gamin-là, c'est pas un gamin, c'est un hibou ! » dit souvent son père en comprenant que Marty a passé la nuit dehors. « T'as un lit, nom de Dieu ! Pourquoi tu dors pas dedans ? » Marty ne répond pas. La vérité, c'est que depuis l'arrivée de Clairette chez eux, il ne trouve plus le sommeil. Il entend des bruits dans la chambre d'Anzême. Frous-frous, grincements, soupirs, et même quand tout est silencieux, il les entend encore. Ensuite, les bruits font naître des images dans sa cervelle labyrinthique, et après... Ah ! Après, il faut qu'il sorte, qu'il marche pendant des heures. Qu'il s'épuise.

À son réveil, tout à l'heure, il faisait déjà grand jour. La hutte du charbonnier puait la fumée froide et le vieux gras. Le charbonnier n'était plus là. Marty a compris qu'il était parti à la guerre avec les autres.

Il s'est mis debout. Rien dans le ventre. Tournis.

Les scènes de la veille l'obsédaient encore jusqu'à la migraine : les roulements du tambour, les annonces du garde champêtre sur la place du village, une foule digne d'un jour de foire, tous les hommes du canton agglutinés devant l'affiche annonçant la mobilisation générale, il fallait le voir pour le croire ! Puis le retour aux Chaumes avec des pieds de plomb, les larmes de sa mère, le mutisme de son père, les yeux écarquillés de Clairette devant le livret militaire d'Anzême.

Le numéro matricule 552 du 210^e régiment d'infanterie devra se présenter dès demain aux portes de la caserne où on lui remettra son paquetage, son uniforme et un fusil pour défendre la patrie.

En l'espace d'un instant, Anzême avait cessé d'être un paysan. Il était devenu un numéro, un soldat, et tout s'en trouvait changé. À commencer par les projets de Marty : la partie de pêche aux étangs et ce coup de couteau qui l'aurait débarrassé, une fois pour toutes, de cette tension insoutenable qui le ronge. Pour Marty, c'est sûr, depuis la lointaine Russie, jusqu'en Allemagne et en passant par les généraux de Paris, le monde entier conspire contre lui.

À présent, il court, il dévale le chemin creux. Il y a une atmosphère électrique dans le ciel vide, comme les prémices d'un orage. Où sont les oiseaux ? Partis à la guerre, eux aussi ? Avec les hommes, les chevaux et les bœufs qu'on réquisitionne à tour de bras ?

À l'entrée du village, Marty s'arrête net. Il se met à trembler. Et si la guerre tuait Anzême pour de vrai ? Pan, d'un coup de canon ? Cette idée lui est insupportable. Ah que c'est compliqué de désirer une chose et son contraire ! Ses pensées sont si embrouillées que ça lui fait mal jusqu'à l'intérieur des dents.

Un attroupement sur la place de la mairie. Parmi la douzaine de types, Marty avise d'abord le garde champêtre, puis monsieur le maire et Nicaud Jouillat avec sa besace de braconnier

qui pendouille au bout de son bras. Ni grive ni lièvre là-dedans, mais un litron de rouge et de quoi casser la croûte pendant trois jours. Ils sont tous là, en tas, comme des mouches sur une bouse. Qu'est-ce qu'ils attendent? Marty s'approche. Il voit mieux maintenant. Ce qu'ils attendent, c'est la charrette qui doit les conduire à la gare de Sainte-Saverne. Apparemment, un essieu est cassé. Et voilà Anzême, allongé par terre, en train de réparer, avec deux autres gars en sueur.

– Regardez qui arrive! dit un des types en remarquant Marty. Anzême, le v'là, ton frère!

Anzême relève la tête. Son visage s'éclaire. Il se glisse de sous la charrette, bondit sur ses deux pieds et se jette sur Marty.

– T'étais où, bougre d'âne? J'allais partir sans pouvoir te dire adieu, ça m'aurait fendu le cœur.

Marty se laisse serrer, enlacer, bercer, jusqu'à ce qu'une résistance cède dans sa poitrine. Ça lui rappelle le jour où la chaîne du puits s'est cassée sur la poulie.

– Ben mince, tu pleures? s'étonne Anzême.

Marty enrage contre lui-même. Il le sait, bon sang, qu'un homme, ça ne pleure pas!

– T'en fais pas, Marty. Ce sera pas long à ce qu'on dit. On est plus forts que les boches. On va leur mettre un bon coup de pied au cul, tu vas voir, et je serai de retour pour les labours.

Anzême pose ses mains enveloppantes sur les joues humides de son cadet. Il lui fait des recommandations:

– Pas de sottises pendant que je suis pas là, d'accord? Tu prends soin des bêtes, tu disparais pas tous les quatre matins sans crier gare, et tu rentres les foins. Tu veilles sur la mère. Et sur Clairette, aussi, c'est compris? Je compte sur toi pour être responsable.

Marty renifle. Responsable, tu parles! Encore des tâches subalternes pendant qu'Anzême va récolter la gloire avec son fusil!

Mais voici l'essieu de la charrette réparé. Les hommes attellent le cheval du père Maubrant, une vieille bête à moitié aveugle qui a échappé de justesse à la boucherie, et c'est l'heure de partir.

Marty regarde Anzême s'installer avec les autres, adossé aux ridelles. Il lui fait un signe de la main, la charrette s'éloigne, et les gamins se mettent à courir derrière, avec leurs corps impatients, tandis que les plus âgés restent plantés devant la mairie, du soleil dans les yeux.

Monsieur le maire s'approche de Marty et pose une main sur son épaule.

– Va falloir être brave, mon petit, lui dit-il.

Marty ne répond rien. Quelle bravoure y a-t-il à demeurer ici, parmi les femmes, comme un mioche, tandis que les vrais héros vont se battre ?

– Et voilà. Vive la République, ajoute le maire en voyant la charrette disparaître au détour du chemin.

Il n'y a plus rien à dire.

On est dimanche. Plus de trois millions d'hommes partent au front. De partout, le pays se vide. Ici comme ailleurs, le silence remplace le bruit et une peur diffuse s'installe, pareille à un brouillard.

Il ne reste plus qu'à attendre, à vivre à moitié, suspendu à quelque chose qu'on ne connaît pas, qu'on ne voit pas, et qui pourtant emporte Anzême et modifie pour toujours l'équilibre du monde.

Chapitre 6

Anzême

Anzême entre dans l'inconnu au rythme des cahots du train qui le conduit vers la guerre à vingt kilomètres à l'heure.

Sur tout le trajet, il voit des foules agiter des drapeaux bleu, blanc, rouge et acclamer le passage de cette armée désarmée qui se penche aux portières. Chacun joue son rôle dans cette pièce de théâtre, et Anzême s'étonne d'en être un acteur. Il participe de son mieux, il partage le vin et le saucisson avec les autres qui, comme lui, ont été arrachés à la vie ordinaire. Il rit, il chante à tue-tête. Et peu à peu, il se sent gagné par l'enthousiasme. Oui, ensemble, ils vont défendre le pays! Lui rendre son honneur et, au passage, l'Alsace et la Lorraine! Ils vont repousser l'invasion de la Belgique! Oh oui, ils vont accomplir des exploits!

Tant qu'elle ne tue pas, la guerre éveille une sorte d'exaltation, elle donne à voir le monde d'un peu plus haut, et ce serait presque beau... même si, pour l'instant, c'est surtout un bazar monstre.

Dans toutes les gares du pays, les convois qui acheminent les troupes se croisent, s'emmêlent, s'interpellent, se disputent la priorité pour atteindre leur destination, puis, dans un savant ballet d'aiguillages, les wagons repartent et finissent par déverser leur chargement d'hommes, de chevaux et de matériel lourd à proximité des cantonnements.

Ensuite, Anzême parcourt des dizaines de kilomètres à pied, fusil en bandoulière, trente kilos sur le dos. Il a la diarrhée. Des ampoules. Un coup de chaud. Sans compter les piqûres de ces saletés de taons qui s'abattent sur la nuque des soldats comme une avant-garde sournoise de l'armée ennemie.

Finalement, le régiment arrive là où il doit arriver, dans l'Est, non loin de la frontière.

Vingt jours, maintenant, qu'Anzême a quitté les Chaumes. Perdu et fatigué au milieu des hommes de troupes perdus et fatigués, il n'est définitivement plus lui-même. Dépouillé de son passé comme d'un vêtement, le voilà face à un avenir impossible à saisir. Ne reste que le présent : une succession de gestes, d'ordres et de contrordres auxquels il faut obéir en attendant la première offensive.

On lui donne une pioche, on lui donne une pelle et on lui ordonne de creuser. Alors il creuse. Des tranchées, des abris, de longs couloirs, semblables à ceux des vers de terre et des fourmis. Ils sont des milliers comme lui, à creuser, à se faire des cloques sur les mains et à dérouler des kilomètres de fils de fer barbelés. Au loin, c'est la même chose côté prussien, si bien qu'au début cette guerre fait croire à un immense chantier de travaux publics. Tout ce déploiement donne confiance à Anzême : une admirable ingéniosité semble ici à l'œuvre, doublée d'une solide tactique militaire. Y a pas à dire, les généraux qui ont conçu des plans si savants doivent en avoir dans la cervelle ! C'est d'ailleurs pour ça qu'ils restent à l'abri dans des bureaux : parce qu'un cerveau qui pense à la guerre est plus important qu'un corps qui la fait. C'est logique !

Pour l'heure, Anzême ne voit pas que ces tranchées ressemblent déjà à un immense cimetière. Ce qu'il veut, c'est rentrer chez lui le plus vite possible en ayant fait son devoir. Ce qu'il veut, c'est se montrer à la hauteur des attentes de

NOUS TRAVERSERONS DES ORAGES

l'état-major et de la nation. Être un bon citoyen, un bon soldat,
comme il est un bon paysan et un bon fils pour son père.

C'est là toute sa fierté d'homme.

Chapitre 7

Marty

Seul dans la nuit brûlante, Marty lutte pour contenir ce qui le déborde. Un bras sur les yeux, il s'oblige à rester immobile sur son lit. C'est là qu'il doit être à cette heure avancée, tandis que les chouettes chevêches guettent leurs proies entre les herbes noires. *Allons, Marty, es-tu une chouette chevêche?*

– Non, non, gémit-il en réponse à sa propre question. Je suis un homme! Un homme responsable.

Trois semaines qu'Anzême est parti et qu'on n'a pas de nouvelles, sauf celles du journal qui parlent d'une bataille en Belgique et du moral des soldats – excellent paraît-il. Trois semaines que Marty lutte contre lui-même, dans l'atmosphère étouffante de la fin août.

Autour de lui, chacun s'efforce de vivre. Plus encore que d'habitude, sa mère s'échine à la basse-cour, dans le potager, au lavoir, partout où la fatigue trompe l'inquiétude. Avec son père et les autres vieux des alentours, Marty a rentré les foins et entamé les réparations de la partie calcinée du fenil. Clairette est venue aider. Toute la journée, Marty essaie d'accrocher ses yeux ailleurs qu'à cette poitrine vivante qui danse sous la robe. Il n'y arrive pas. Et il sait que Clairette le voit parce que souvent, elle sourit.

Maintenant qu'il fait nuit, il sent sa présence dans la pièce voisine. Il croit l'entendre respirer, mais lui, il ne respire plus.

Il écarte les bras en croix. Son corps dépasse du matelas. Il peut sentir chacun de ses jeunes muscles, chacun de ses os, chacune de ses cellules. Une ébullition. Il est tellement à l'étroit ici ! Il y a des nuits comme cette nuit où l'univers entier ne suffirait pas à contenir sa force, son énergie dévorante.

Soudain, il pense à l'eau du puits, à sa fraîcheur : une délivrance. Il se redresse, pose ses pieds nus sur le sol et sort en courant.

Dans la cour de la ferme, pas un rayon de lune, seulement la pâleur imprécise du ciel étoilé. Marty s'approche du puits, décroche la chaîne, tire un seau plein, puis le renverse sur sa tête, ah ! Deux seaux, trois seaux, Marty dégouline, torse nu sous les étoiles, traversé de frissons douloureux.

Quand il se retourne, Clairette est là, les cheveux dénoués. Elle le regarde. Son sourire fait un croissant lumineux sur la nuit de son visage.

– Quelle chaleur, dit-elle. J'avais soif, moi aussi.

En s'approchant du puits, elle frôle Marty.

Et brusquement, il n'y a plus rien. Plus de barrière, plus de lutte, plus de *sois brave*, plus de *sois responsable*. Il ne reste que le désir de Marty, cette flamme dévorante qui l'aveugle et qui pousse Clairette, une main sur la bouche, vers le foin de la grange.

Après tout, Anzême l'a dit : « *Ce qui est à moi est à toi.* »

Chapitre 8

Anzême

Alors c'est ça, la guerre? Ni courage, ni audace, ni gloire? Rien d'autre que la terreur et l'explosion des obus qui soulèvent la terre en d'immenses geysers? La fumée qui asphyxie? La puanteur des cadavres qui fait vomir? Les hurlements et les plaintes? Les poux et les rats? Les tirs des mitrailleuses qui coupent les corps en deux? La panique parce qu'on ne sait plus où on est?

Seul dans une nuit blanche d'angoisse, Anzême tente de chanter pour se donner le courage qui lui manque. *Mais il est bien court, le temps des cerises...* Sauf que ses dents ne font que claquer, sauf que son corps tout entier tremble sous sa capote militaire. Trop de morts, trop de souffrance, trop de saleté, trop de confusion: en quelques jours, il a vieilli de mille ans. Tout ce qu'il croyait a disparu, enseveli sous la poussière.

Non, l'armée française n'est pas la plus forte. Elle ne marche pas sur Berlin, elle fait du surplace dans les champs de betteraves.

Non, les balles de l'ennemi ne rebondissent pas sur les corps: elles s'y enfoncent.

Non, les tranchées n'abritent rien ni personne, mais s'effritent et s'effondrent sous les tirs d'obus.

Non, les officiers ne savent pas ce qu'ils font, ils improvisent.

Et non, il ne suffit pas de se dresser fièrement face aux lignes ennemies pour prouver son patriotisme et sa virilité. Parce que ni le patriotisme ni la virilité n'ont plus d'importance lorsqu'on est déchiqueté.

Aujourd'hui, Anzême a vu Nicaud Jouillat mourir, le corps troué comme une passoire, avant de s'effondrer contre les barbelés. Personne n'a pu aller le chercher, sa dépouille est restée là où elle est tombée, comme une chose.

Anzême pense *demain, ce sera moi.*

Et si c'est pas demain, ce sera le jour d'après.

Et si c'est pas le jour d'après, ce sera un autre jour. Parce que cette guerre, telle qu'elle est partie, ne peut pas avoir de fin.

Chapitre 9

Marty

C'est ainsi chaque nuit, maintenant: Marty attend que le père et la mère soient endormis pour ouvrir la porte de sa chambre, traverser le couloir et rejoindre son paradis. Puis chaque matin avant le chant du coq, plus discret qu'une ombre, il fait le trajet dans l'autre sens.

Son paradis, c'est le corps de Clairette. Ce corps chaud, doux comme de l'eau, ce corps qui a cessé de résister et qui s'offre désormais à ses caresses, sans un mot, sans un bruit.

À la fin de la nuit, lorsqu'il s'en va sur la pointe des pieds, Marty a l'impression de voler: il plane jusqu'à son propre lit, s'y allonge, et coule à pic dans le sommeil pour une heure ou deux.

Ensuite, la journée commence. Il faut travailler, travailler, et veiller surtout à ne pas tomber de l'échelle quand Clairette passe juste à côté.

Maintenant qu'il possède sa femme, Marty ne pense plus à se venger d'Anzême. La colère et la jalousie ont disparu comme par enchantement. Il ne pense plus aux injustices, aux complots que le monde entier fomenté contre lui. Oubliés les généraux allemands, les ambassadeurs dans les palais russes. Il ne pense même plus à regarder les nuages vautrés dans les herbes à crapauds. Les vingt ans de Clairette ont effacé seize années de souffrances. Enfin, il a une place digne de lui! Enfin, il vit!

Il a grandi, ce gamin, s'étonne son père en l'observant clouer les chevrons de la charpente. Il lui donne une tape dans le dos, amicale, reconnaissante, comme celles qu'il donnait à Anzême autrefois, si bien que malgré la guerre (ou peut-être grâce à elle) un air de paix règne sur les Chaumes.

Jusqu'au matin où Marty, ayant traîné un peu trop entre les draps du paradis, tombe nez à nez avec son père au moment où il sort de la chambre de Clairette.

– Eh ben ? s'étonne Cytise Balaguère. Qu'est-ce que tu...

Les mots restent là, en suspension entre le père et le fils, dans la lumière timide. Inutile d'achever la question. La réponse s'affiche dans les yeux fiévreux de Marty, inscrite sur sa figure comme sur l'enseigne d'une boutique.

Interloqué, Cytise regarde la porte de Clairette ; on dirait qu'il voit à travers. Marty se mord la lèvre, baisse la tête et s'enfuit vers sa chambre. Une fois seul, il s'assied sur son lit et regarde ses pieds, hébété. Est-ce qu'il aurait encore fait une connerie ?

Pendant une heure, il arpente sans relâche l'espace entre son lit, le mur, son lit, le mur. Il se cogne, il grimace, il panique. Plus le coq chante dans la cour, plus le soleil de septembre escadale le toit de la grange, moins Marty sait comment faire pour empêcher la catastrophe. Est-ce que Clairette va s'apercevoir qu'il s'est fait pincer ? Le gronder ? Le détester ? En profiter pour le chasser du paradis ?

Les idées traversent sa cervelle à toute vitesse, comme des projectiles. Il a l'impression que son crâne enfle, se dilate, et il a beau se frapper le front avec ses poings, ça enfle toujours. Il ouvre la bouche pour crier, quand subitement, ça y est, la solution est là.

Marty s'immobilise face au mur. Il se met à rire. Mais oui ! C'est si simple, si évident ! Les battements de son cœur ralentissent, il n'a plus mal.

Sans se presser, il s'habille. Il traverse la maison et sort rejoindre son père au fenil. Avec dans sa poche le couteau bien affûté.

Cytise Balaguère est au travail, perché en haut de l'échelle. Les outils à la main, il cloue, rabote, ajuste.

– Eh! l'appelle Marty.

Cytise ne répond pas. Aucune envie de parler, encore moins de penser; il préfère se réfugier dans ses mains.

– Eh! répète Marty. Descends voir!

Cytise aimerait mieux être sourd. Il maudit son fils de l'obliger à réagir, à penser. Non, Marty n'a pas grandi. Il restera un enfant toute sa vie. Un enfant capricieux, imprévisible, impérieux. Une mauvaise graine.

– Je te dis de descendre! s'énerve Marty en secouant l'échelle.

Cytise doit caler ses pieds dans l'angle des barreaux pour ne pas tomber, mais il n'a pas peur, il est simplement triste. Il se demande ce qu'il a bien pu faire de travers pour que Marty soit Marty. Depuis sa naissance, c'est la même chanson: ce gosse voudrait que le monde tourne selon son bon plaisir, il n'accepte pas que les choses lui résistent, encore moins les gens. Au pied de l'échelle, il le voit qui agite son couteau.

– Si tu descends pas, c'est moi qui monte! crie-t-il.

Un frisson hérissé l'échine de Cytise. Il se laisse glisser le long des barreaux et en un éclair, il est en bas, debout, campé face à son fils. Il gonfle sa poitrine de paysan. Il toise Marty avec mépris:

– Me v'là, crache-t-il entre ses dents. Alors, vas-y maintenant! Qu'est-ce que t'attends?

Marty ne soutient pas longtemps le regard de son père. Ce qu'il voit dedans, toute cette déception, l'épouvante. Il baisse les yeux, il baisse la lame.

– T'en as pas marre de faire n'importe quoi? l'engueule son

père. Ton frère est à la guerre, nom de Dieu! Et toi, tout ce que tu trouves pour aider le monde, c'est ça? Le rendre cocu? Mais t'as donc pas d'honneur?

Soudain, Marty n'a plus d'air dans la poitrine. Lui? Pas d'honneur? Un flot de poison remonte dans ses veines. Il relève les yeux. Il relève le bras. Mais le vieux Balaguère en a vu d'autres, et de la force, il en a aussi. D'une poigne implacable, il bloque le poignet de Marty et le serre si fort que les doigts lâchent le couteau.

Après ça, on se parle d'homme à homme: épaule contre épaule, torse contre torse, poings contre poings. Père et fils chutent dans le foin. Ils roulent l'un sur l'autre. Les coups pleuvent. Leurs souffles se mélangent, leurs muscles se tendent à se déchirer, il y a du sang, des crachats. La bagarre dure longtemps, sans un cri, juste le choc des phalanges sur une mâchoire, le cartilage d'un nez qui se brise sous l'impact. Au moment où huit heures sonnent au clocher du village, une main retrouve le couteau tombé au sol.

Dans la confusion, la lame jaillit et s'enfonce dans un ventre, jusqu'à la garde.

Chapitre 10

Anzême

Quelque part dans la Meuse, alors qu'il court vers un objectif nébuleux, Anzême est surpris par une rafale de quelque chose.

Il sent d'abord une brûlure, une morsure, le poids de son sac qui le tire en arrière, puis plus rien. Il pense aux herbes hautes des pâturages, chez lui, aux Chaumes, quand elles se couchent sous la faux : chicorée sauvage, salsifis des prés. *Mon Dieu, ça y est*, se dit-il. Le ciel bascule, se déploie au-dessus de lui pareil à une grande couverture, et plus léger qu'une fleur de pissenlit, il tombe.

Plus tard, on le soulève. On l'enlève.

Seul dans la brume lumineuse et la poussière de la guerre, il vole. Il vole au-dessus des trous d'obus, des cadavres de chevaux, des membres éparpillés, et des pointes de baïonnette qui sortent de terre comme des légumes. Comme c'est beau, cette brume ! Comme c'est beau, ce grand champ labouré, retourné, excavé, où il ne pousse plus rien ! *Domage de mourir sans avoir eu le temps de faire un enfant*, pense Anzême. Et là, brusquement la douleur revient ; l'effroi d'être encore en vie lui arrache un cri.

Ensuite, ça cafouille.

L'état-major n'avait pas prévu qu'il puisse y avoir autant de blessés. Les guerres précédentes étaient nettement plus économiques! En tout cas, elles faisaient des blessures plus propres. Alors qu'ici, il y a de quoi être surpris! Chairs en charpie, corps grêlés d'impacts métalliques, des écrabouillés par centaines, des ensevelis par milliers, et les ennemis bafouant toutes les règles de l'art militaire. Pas assez de toubibs, pas assez de place, pas assez de brancards, pas assez de ouate ni d'éther! Résultat, rien ne se passe comme sur des roulettes et tout le monde gueule. «Mais qui c'est qui m'a fichu un bordel pareil? s'interroge un gradé incrédule. Où sont les ordres et les rouages de l'administration? N'y a-t-il donc personne pour trier les morts et sauver les vivants?»

Immobile sur une civière de paille molle, Anzême cherche à localiser sa douleur. Est-ce dans les jambes? Les bras? La tête? Il n'en sait rien. Cette douleur se répand comme un liquide, partout à l'intérieur de son corps, elle le remplit; il pourrait se noyer dedans.

Enfin, les ordres arrivent. Voitures à cheval, camions, train. Odeur de crottin, de pétrole, bruit de ferraille, et tout ce sang qui colle...

Anzême est de nouveau soulevé. Il hurle. On le fait taire en lui flanquant sur la bouche un tampon d'éther.

Puis on l'évacue vers l'arrière sans ménagement, comme un colis postal, au milieu des blessés légers et des agonisants.

Chapitre 11

Marty

– ... m'aider! Venez m'aider! hurle Cytise.

Clairette surgit de la maison, suivie de la mère Balaguère. La stupeur les foudroie.

– La charrette! La jument! s'époumone le vieux paysan.

Il porte dans ses bras le corps de Marty, avec un couteau dedans. La mère n'a plus ses jambes, elle s'effondre au milieu de la cour. Clairette détale, s'engouffre dans l'étable, d'où elle tire la jument puis la charrette. Cytise y dépose le corps de son fils, plein de sang.

– Je viens! dit Clairette en grim pant avec.

– Moi aussi! crie la mère, soudain debout avec toute sa peur.

Les deux femmes soulèvent la tête de Marty, lui font un oreiller de leurs cuisses, un pansement de leurs foulards, et dans un voile de larmes, Cytise fouette la jument. Pourvu qu'on trouve la guérisseuse aux Ruchettes, un médecin à Sainte-Saverne! Quelqu'un pour retirer cette lame, pour panser cette plaie, pour effacer ce drame!

L'attelage s'élan ce. Il roule comme un radeau sur une mer démontée. Les roues de la charrette manquent de se disloquer sur les ornières. On sent comme une odeur de rouille et de menthes écrasées, tandis que la jument d'Anzême emporte son chargement, alourdi de plaintes et de prières.

– Mon Dieu, mon Dieu, répète la mère en tenant la tête de son fils. Pourquoi vous êtes-vous battus? Mais qu'est-ce qu'on va devenir?

– Il respire? veut savoir le père.

– Je ne sais pas! s'affole Clairette.

Le visage de Marty est illisible, on dirait un moulage. Cytise fouette et fouette. Un ciel morne et bas, de fin de saison, coiffe la campagne. Ça descend raide à flanc de coteaux. Dans leur course folle, les roues écrasent des nids d'alouettes. Vite! Plus vite!

– Ah mon Dieu! s'écrie la mère.

Elle voit contre sa cuisse s'écouler un bouillon noir de sang.

– Il meurt! gémit-elle.

Au désespoir, Cytise se dresse pour fouetter encore plus fort. Arrivée près du bois Rozet, à l'endroit où le terrain s'affaisse en une sorte de combe humide et solitaire, dans ce creux qu'on appelle le Creux du Renard, la charrette fait un écart. Elle se renverse, se couche sur le talus, soulevant un nuage de coccinelles.

Quand la poussière retombe, il n'y a plus de raison de se presser.

Entre les herbes, on entend le ruisseau qui continue de mir-liter sur les pierres, comme si de rien n'était. Marty gît dans les saponaires et les moutardes des champs. Il ne respire plus.

Nous traverserons des orages

Anne-Laure Bondoux



Voici l'histoire que je dois te raconter, Saule. C'est l'histoire d'une famille, d'une maison et d'un pays. Elle commence à la veille d'une guerre planétaire, dans une ferme de hameau qu'on appelle Les Chaumes. Elle s'achèvera un siècle plus tard, au même endroit. Entre ces deux époques, tu verras vivre ici quatre générations d'une famille tourmentée par des secrets et des fantômes. Tu verras changer les saisons, les habitudes, les lois et les gouvernements. Tu verras des hommes tomber amoureux, rêver de grandes choses, partir à la guerre, et en revenir sans mots et sans gloire. Seulement des hommes blessés par la violence du monde et qui, incapables d'exprimer ce qu'ils ont au fond d'eux, se taisent et exercent à leur tour la violence, comme enfermés dans une malédiction. Jusqu'à moi. Jusqu'à toi.

**Une passionnante saga familiale où les destins individuels se mêlent à la grande histoire de façon bouleversante.
Par l'autrice de L'AUBE SERA GRANDIOSE,
prix Vendredi 2017.**

Cette édition électronique du livre
Nous traverserons des orages
d'Anne-Laure Bondoux
a été réalisée le 5 septembre 2023
par Maxime Fittes et Melissa Luciani
pour le compte des [Éditions Gallimard Jeunesse](#).
(ISBN : 978-2-07-512962-6 – Numéro d'édition : 354100).

Code produit : U27625 – ISBN : 978-2-07-512965-7
Numéro d'édition : 354103

Loi n° 49-956 du 16 juillet 1949
sur les publications
destinées à la jeunesse.